

Témoignage Chrétien

Enquête d'auteurs

La véritable écriture, c'est ailleurs qu'on peut la trouver. Sur la scène du

Théâtre 13, où Gilles Gleizes, avec une intelligence rare et aiguë, présente sans concours de Fondation ou de distribution de prestige, deux petites pièces d'Arthur Schnitzler très justement réunies sous les titres de *Derniers masques* : *Les derniers masques* et *La grande scène*. La première se situe dans un hôpital et met en scène un critique écrivain raté, en proie, à l'heure de sa mort, à l'obsession d'une vengeance morbide qui s'éteindra dans la découverte de l'inanité des choses de la vie ; la seconde, s'installe dans un théâtre même, et met en jeu toutes les variations de la vérité et du mensonge d'un acteur pris, dans son génie, au vertige du faux et du vrai qu'il manipule...

Dans un décor unique mais aux variations savantes, Gilles Gleizes, suivant le texte, fouille au plus profond des secrets obscurs. Parfois avec tragique. Parfois dans le délire ragaillardissant de la comédie. Mais les personnages, pour être parfois « chargés » ne versent jamais dans la caricature. Sous sa gouverne chacun se tisse de vérités complexes et fragiles. Dans le rire ou dans l'angoisse, dans la détresse ou dans le cynisme, il ne s'agit que de mettre des âmes à nu. Accompagné d'un Alexis Nitzer de grand crû (il est tour à tour l'écrivain raté, puis le comédien de génie), mais aussi de Chantal Mutel, Albert Delphy, René Garralon, Pascal Ternisien et Isabelle Larue, il se perd dans ce monde d'inconscients et de désirs troubles pour en faire ressurgir les vérités avec une acuité profonde et juste. Artisan délicat du théâtre et d'un verbe dont il fait ressortir chaque note jusque dans ses nuances les plus subtiles...

Didier MÈREUZE

7 à Paris

Il vous reste encore quelques jours pour aller découvrir au théâtre 13 deux pièces inédites d'Arthur Schnitzler, « Les derniers masques » et « La grande scène » que le metteur en scène Gilles Gleizes a eu la bonne idée de sortir de l'ombre. Le dramaturge viennois nous plonge ici au cœur de l'illusion et du mensonge, de la vérité et de la fiction. Même décor et mêmes comédiens pour ces deux drames où l'on retrouve l'humour cruel, impitoyable de l'auteur de « La Ronde ». Dans « **Les derniers masques** », un homme au seuil de la mort fait venir à son chevet un ami pour lui dire qu'il a été l'amant de sa femme et qu'il l'a trompé toute sa vie. Dans « **La grande scène** », un acteur, qui courtisa jadis une jeune femme, fait croire à son fiancé venu lui rendre des comptes qu'il n'a jamais eu de liaison avec elle. Subtilement mis en scène, ce spectacle grinçant, méchant et noir se visite comme une belle terre inconnue. Quant à l'interprétation, elle est remarquable. Avec une mention particulière pour Alexis Nitzer, éblouissant dans le rôle du vieux cabot mystificateur.

LE QUOTIDIEN

DE PARIS

N° 2234 - 5 F - MARDI 27 JANVIER 1987

THEATRE

DERNIERS MASQUES

d'Arthur Schnitzler

Spectacle mis en scène par Gilles Gleizes d'après deux pièces adaptées en français par Gabriële Brennen et Henri Christophe « les Derniers Masques » et « la Grande Scène ». Au théâtre 13 à 20 h 45 du mardi au samedi et le dimanche à 15 h (45.88.16.30).

La folie et le jeu



Chantal Mutel et Alexis Nitzer

● C'est un spectacle singulier, fort, rare que nous propose l'équipe artistique réunie autour de Gilles Gleizes qui met en scène deux pièces méconnues en français d'Arthur Schnitzler. Deux pièces qui n'étaient pas écrites pour se répondre et entrent pourtant, ainsi juxtaposées de par-delà le temps, en un jeu subtil et compliqué de répliques et d'entrelacs. « Les Derniers Masques » datent de 1905. « La Grande Scène » de 1914. C'est en 1906 que le docteur Freud écrit à l'écrivain, Viennois comme lui, que leurs pensées sont sœurs : Schnitzler avoue sa dette cependant que le maître de Berggasse confesse son étonnement, son envie...

C'est sous cette lumière d'une capitale autrichienne qui est le cœur du monde intellectuel, qui devance tout savoir, que Gilles Gleizes inscrit l'action des deux « drames ».

De l'hôpital psychiatrique où l'on vous soigne l'âme, au théâtre où l'on malmène son âme (et l'inverse), les scènes se ressemblent : un même décor

d'ailleurs, et les mêmes acteurs; on glisse; on peut imaginer un moment que c'est la même histoire, que le critique de la première pièce est bien le même homme que l'acteur de la deuxième œuvre... Effet. On noue réel, fiction, mensonge, imagination, excès des esprits. Jouer/Etre fou. Etre soi/Etre un autre. Tout cela a à voir, effectivement. Questions de représentation.

Les adaptations sont belles, rigoureuses dans l'écriture, efficaces dramaturgiquement. Bien distribués les acteurs donnent beaucoup de sève à leurs personnages. On est dans un autre monde : l'Autriche d'avant la Première Guerre; mais tels quels les protagonistes sont tourmentés comme des héros du présent. Le propos de Schnitzler, comme souvent, demeure singulièrement actuel.

Belle mise en scène, sans effets surchargés, mais intelligente, belle interprétation : Alexis Nitzer, pathétique Charles, et Conrad poignant, insupportable, l'acteur par excellence, celui qui doute — séduisant jusque dans ses mensonges, parce qu'il sait que vivre n'est pas autre chose. Laisant béantes les contradictions du « personnage » avec une maîtrise parfaite. Chantal Mutel, subtile, Isabelle Larue, sensible, juste, Pascal Ternisien balançant entre humour, insolite, précis dans son jeu, toujours, René Garralon, fin, Albert Delpy, excellent dans deux « partitions » difficiles.

Un très beau travail qui mérite qu'un large public découvre ces pièces, goûte au charme d'un théâtre qui satisfait aux plus pures de ses exigences.

A. H.

Viennoiseries

Feu Arthur Schnitzler revient à la mode dans un mouvement de valse viennoise. Un grand pas en avant avec *Terre étrangère* il y a deux ans, à Nanterre. Des pas en arrière ensuite, mais Calmann-Lévy réédite tous ses titres et de petites compagnies jouent d'autres pièces de l'écrivain autrichien.

Un grand pas en avant sans doute quand, cette année, Alfredo Arias mettra en scène la fameuse *Ronde* à l'Odéon. Mais, en ce moment même, un très beau pas montant est effectué au Théâtre 13, par la compagnie de Gilles Gleizes, qui enchaîne dans le même spectacle deux Schnitzler inédits en France, *Derniers Masques* et *la Grande Scène*.

DISCUSSION TRES SERREE

Deux pièces inconnues, deux très bonnes pièces. Dans *Derniers Masques*, un malade sur le point de mourir convoque son meilleur ennemi pour lui déverser tout le paquet de haine et d'aigreur qu'il a sur le cœur. Auparavant, il s'exerce avec un autre malade qui est comédien. Ça marche, mais, quand arrive l'ami-ennemi, c'est plus malaisé...

Dans *la Grande Scène*, un grand acteur autrichien, qui remplit les salles jusqu'en Allemagne quand il joue *Hamlet*, se trouve obligé de faire face au fiancé d'une de ses maîtresses et, au cours de cette discussion très serrée, trouve dans son art de comé-

dien, dans sa pratique permanente du mensonge, les ressources qui lui permettront de renverser la situation.

NOTE EXACTE

Pourquoi cette pièce-là, *la Grande Scène*, n'était-elle pas plus connue chez nous, alors qu'elle devrait être un classique du théâtre sur le théâtre ? Les adaptations des deux œuvres par Gabrielle Brennen et Henri Christophe nous rendent un grand service. Mais, ici, tout nous rend un grand service.

Gilles Gleizes, qui est très jeune, s'affirme pourtant comme un grand metteur en scène, extrêmement fin, capable de démêler les échelons psychiques les plus embrouillés. Ses comédiens sont à une nuance près dans la note la plus exacte.

Autour d'Alexis Nitzer, qui a beaucoup travaillé chez Maréchal et qui, ici, a une dimension de monstre sacré, type Brasseur (Pierre), jouent sans jamais une facilité Chantal Mutel, Albert Delpy, René Garralon, Pascal Ternisien, Isabelle Larue.

A Vienne, en Autriche, joue-t-on aussi bien Schnitzler qu'à Paris, au modeste Théâtre 13 ?

G. C.

Derniers Masques (coproduction avec le CDC de Boulogne-sur-Mer), Théâtre 13 (45-88-16-30), 20 h 45, sauf dimanche 15 heures et lundi, jusqu'au 22 février.

DOCUMENT
Histoire d'un filic

EVENEMENT

N° 119/20 F

Semaine du 12 février au 18 février 1987

■ Les Derniers Masques

d'Arthur Schnitzler

Pour la chute des derniers mensonges et des ultimes compromis, deux pièces de Schnitzler, médecins-écrivains scrutant la maladie de vivre: *les Derniers Masques* (1905) et *la Grande Scène* (1914). Au seuil de mourir, comme au moment de jouer *Hamlet*, tombe le couperet de la vérité sur les nuques qui furent trop dociles à se courber sous les hableries, flagorneries, flatteries, tromperies et autres douceurs de Vienne et du monde. Dans un beau dispositif lisse et glacial, conçu par Christine Rabot Pinson, la mise en scène de Gilles Gleizes, claire, précise, court sur Schnitzler comme une encre de Chine. C'est un travail délié, qu'on aimerait parfois voir s'abimer davantage, que mènent de main de maîtres-comédiens Chantal Mutel et Alexis Nitzer.

E.K.
Théâtre 13, 20 h 45, tél.: 45.88.16.30,
(60 et 90 F).

N° 2145/16 FÉVRIER 1987

ELLE

guide

LE THÉÂTRE

PAR

PIERRE MARCABRU



Alexis Nitzer,
Pascal Ternisien.

DERNIERS MASQUES

d'Arthur Schnitzler, avec
Alexis Nitzer, Albert Delpy,
Chantal Mutel...
Théâtre 13, 20 h 45.

Valse triste

Arthur Schnitzler est surtout connu par « La Ronde », le beau film de Max Ophüls. Il appartient à cette Vienne mêlée et trouble, brillante et pourrissante où, au début du siècle, Freud pêchait ses patients. Il a su mieux que tout autre en saisir l'étrange aura. En deux courtes pièces, ici il est question de mort et là de

sexe, il saisit sous le masque, dans une chambre d'agonisant et dans une loge de théâtre, l'expression fugitive d'une vie trompeuse qui ouvre sur le vide. A la fois funèbre et légère, cette vision mi-cynique, mi-amusée a été excellemment rendue, sans fausse note, sans excès, par Gilles Gleizes et ses comédiens, et notamment Alexis Nitzer dont l'interprétation ambiguë sur deux registres contradictoires est remarquable. Ce ne sont que deux ébauches, mais le théâtre dans ses profondeurs y est tout entier contenu. P.M.

LA VIE FRANCAISE (H)
Hotel Mascray
2 rue Beranger
75003 PARIS

2 MARS 87

Théâtre

par Dominique James

DERNIERS MASQUES ET LA GRANDE SCENE

d'Arthur Schnitzler,
Mise en scène de Gilles Gleizer

■ A l'hôpital où il agonise, sentant sa mort prochaine, un homme supplie son médecin de lui obtenir la visite d'un sien ami, avec lequel il voudrait avoir une ultime conversation de la plus haute importance. En fait, jadis critique de théâtre et ami d'un écrivain devenu célèbre, le malade, aigri, déçu, vaincu par la vie, a résolu de se venger de celui qu'il jalouse en lui révélant qu'autrefois il l'a trompé. L'écrivain accourt au chevet de son "ami", il s'y montre empressé, secourable, bon. L'homme se tait, puis il meurt. Il ne s'est rien passé.

Un grand acteur, vedette incontestée du théâtre classique et notamment de Shakespeare, a trompé sa femme - une fois de plus - avec une jeune admiratrice éblouie. Meurtrie, l'épouse l'a quitté. Le jour même où elle revient, parce qu'elle n'a pas cessé de l'aimer, le fiancé de



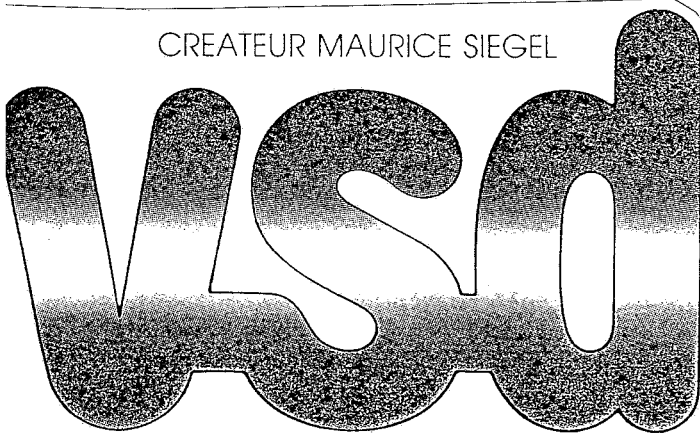
Chantal Mutel et Alexis Nitzer.

la jeune fille vient demander en grâce, avec une extrême dignité, au grand acteur de lui dire la vérité : y a-t-il eu, ou non, quelque chose entre sa fiancée et lui ? Au cours d'une "grande scène", le comédien avec l'accord de sa femme improvise et élabore une "vérité" qui satisfait son jeune interlocuteur. "N'est-ce pas que j'ai été bon ?" dit-il ensuite à sa femme, et cette fois celle-ci s'en va, définitivement. Elle a, de l'extérieur, pour la première fois, mesuré la capacité de mensonge, de dissimulation, de cynisme, de l'homme qu'elle aimait.

Les frustrations, les mensonges, les compromissions, les impostures de la vie sociale, les profondeurs glauques de la personne, les pesanteurs et la grâce de la civilisation austro-allemande de la fin du dernier siècle, Schnitzler, fameux auteur de *La Ronde* et de l'admirable *Terre étrangère*, le Tchekhov viennois, excelle à les mettre en scène avec un comique amer et grinçant. Ce texte intelligent, subtil et drôle porte les acteurs comme une vague une planche de surf, et les maintient sur la crête, au sommet de leur forme.

Théâtre 13. (45.88.16.30). 20 h 45.

CREATEUR MAURICE SIEGEL



N° 493 - du 12/2/87 au 18/2/87

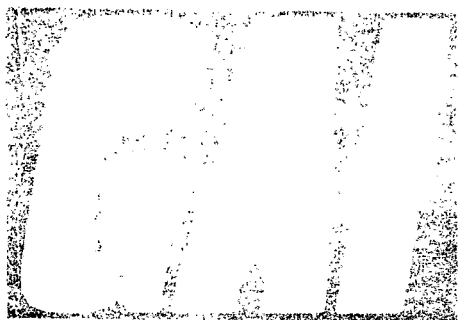
THEATRE DERNIERS MASQUES

Deux pièces en un acte de Schnitzler : *Les Derniers Masques*, qui nous montrent les derniers moments d'un cirque dramatique et *La Grande Scène*, une observation vive et ironique du milieu des comédiens. Mais au-delà de l'anecdote, c'est l'être humain, fragile et agité de conflits contradictoires, c'est nous que l'écrivain autrichien dissèque avec une précision toute chirurgicale. La mise en scène de Gilles Gleizer et l'excellente distribution qu'il a réunie contribuent à nous faire passer deux heures brillantes, en compagnie de ce remarquable Viennois.

• Théâtre 13, 24, rue David, 13°
(45.88.16.30). Jusqu'au 22 février.

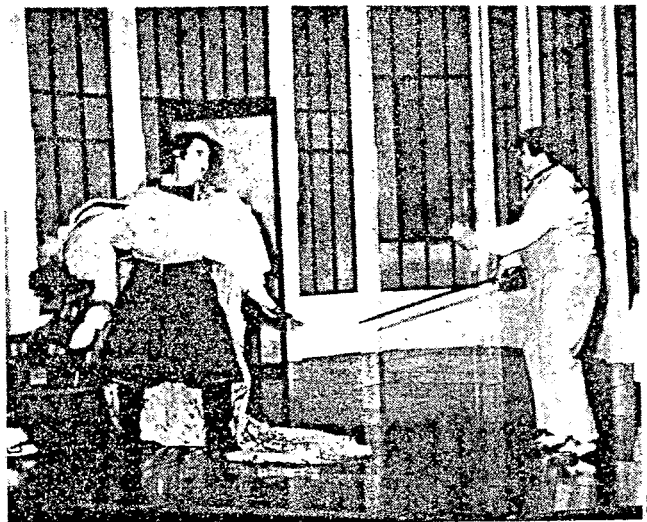
NUMERO 256

14,50 F



H E B D O

du 7 au 13 février 1987



« Derniers Masques » : l'innocence n'est jamais innocente !

Il est minuit docteur Schnitzler

**Derniers Masques, d'Arthur Schnitzler,
au Théâtre 13.**

Ce sont en fait deux courtes pièces en un acte : **Les Derniers Masques** et **La Grande Scène** que **Gilles Gleizes** présente dans un décor mi-carcéral, mi-Arts déco, dû à **Christine Rabot-Pinson**. Mais, dans un cas comme dans l'autre, il s'agit bien de personnages qui jouent leur dernier atout, leur dernier rôle. La première de ces pièces se situe dans un hôpital où un vieux critique de théâtre aigri (interprété par **Alexis Nitzer**), sentant sa fin venir, fait appeler un ami de jeunesse, devenu depuis écrivain célèbre. Il veut cracher à la figure de ce personnage suffisant ce qu'il pense de son succès usurpé. Sa haine soulagée, il pourra mourir en paix pense-t-il. Il confie son projet à un autre malade, jeune comédien (**Pascal Ternisien**). Tous deux répètent la scène avant l'arrivée de l'« ami »...

Dans la seconde pièce, un « grand acteur », au faite de sa carrière (c'est-à-dire au début de son déclin), renoue avec la scène et avec sa femme (elle l'avait abandonné à cause d'une infidélité). Tout en revêtant le costume d'Hamlet, il s'explique avec elle et avec le fiancé de la jeune femme qu'il a séduite... A chaque fois, au-delà d'une intrigue qui peut paraître aujourd'hui conventionnelle

Schnitzler nous égare dans un jeu de miroirs assez confondant, où l'innocence n'est jamais tout à fait innocente, ni le mal dépourvu d'honnêteté. C'est d'ailleurs ce sens de l'ambivalence que Freud, autre Viennois célèbre, a admiré chez lui. Schnitzler lève un masque, puis l'autre, sans jamais dévoiler complètement le personnage. Le théâtre, dont il est beaucoup question dans ces pièces, est la métaphore d'un jeu social qu'on commence par se jouer à soi-même, et derrière lequel quelque chose comme une humanité cherche désespérément à se faire entendre. Inutile de dire que l'art de Schnitzler implique une palette de jeu très nuancée, où la sincérité n'est qu'une ruse supplémentaire. Le « grand acteur » en question n'est jamais plus convaincant que lorsqu'il ment comme un arracheur de dents, et jamais si faux que lorsqu'il proteste de son amour, sûrement sincère, pour sa femme. Si le spectacle fonctionne bien, dans une idée du théâtre qui reste malgré tout assez traditionnelle, c'est que Gilles Gleizes dirige parfaitement ses acteurs, jeunes ou confirmés.

Michel BARLIER

Jusqu'au 22 février, Théâtre
13, Paris. ☎ 45 88 16 30.

acteurs

n° 44/45

Théâtre 13

LES DERNIERS MASQUES

Des bonheurs selon Schnitzler

La saison dernière, Gilles Gleizes présentait au Théâtre 14 *le Plaisir des autres*, adaptation d'une nouvelle de Pavese par Agnès Mallet. Cette dernière, c'est au Théâtre 13, également théâtre d'arrondissement, qu'il met en scène un spectacle composé de deux pièces en un acte d'Arthur Schnitzler, que coiffe le titre de la première, *les Derniers Masques* ; la seconde est intitulée *la Grande Scène*.

Pavese, Schnitzler : Gilles Gleizes a le goût des grands écrivains dont le nom est plus connu que les œuvres (au moins au théâtre pour Pavese). Schnitzler, dont l'œuvre romanesque a été récemment rééditée, commence à être beaucoup lu ; mais, après les succès dans les années 20 et 30 — jugés décadents par les nazis, ses livres ont été victimes de leurs autodafés —, on l'avait oublié. Le film que Max Ophüls tira de *la Ronde* fut un succès, mais donnait une idée trop légère, un peu boulevard, d'une œuvre amère et cynique en son fond. *La Ronde*, Alain Merinat l'a mise en scène il y a quelques saisons au CDN de Bourgogne. Elle sera montée en mai par Alfredo Arias, directeur du groupe TSE. C'est une coproduction de la Comédie-Française et du CDN d'Aubervilliers.

Quoi d'autre au théâtre ? Deux mises en scène différentes de *Mademoiselle Else*, l'une par la Compagnie du Léopard dramatique (Yvon Chaix), l'autre par l'Aquarium ; mais surtout,

à Nanterre, *Terre étrangère*, mise en scène par Luc Bondy et jouée de façon magistrale par une pléiade de grands comédiens, au premier rang desquels Michel Piccoli et Bulle Ogier. Ce fut une consécration pour Schnitzler tout autant que pour le metteur en scène qui se révélait en France.

Gilles Gleizes a vu et beaucoup admiré. Il lui prend envie de mieux connaître l'œuvre d'un écrivain de théâtre qui a 80 pièces à son actif. Il se rend à la bibliothèque de l'Arsenal, y trouve *les Derniers Masques*, parce qu'Antoine l'a monté et qu'on l'a donné assez souvent, au début de ce siècle, en lever de rideau. Il obtient ensuite de l'ayant-droit Henri Christophe (traducteur des deux pièces avec Gabriele Brennen) de jouer aussi *la Grande Scène*.

Ces deux pièces en un acte appartiennent à des recueils différents de trois pièces en un acte jamais jouées (à l'exception des *Derniers Masques*). Le premier qui contient cette pièce (de 1905) a pour titre *Les heures qui survivent* ; le second où trouve place *la Grande Scène* (1914) s'intitule *la Comédie des mots*. La première série a plutôt pour thème la mémoire, et la seconde le mensonge. Mais il y a bien des rapports entre *les Derniers Masques* et *la Grande Scène*, et c'est sans arbitraire que Gleizes les rapproche en une même soirée, sans même un entracte. Les deux se situent dans le milieu artistique. *Les Derniers Mas-*

ques : une salle d'hôpital où se meuvent un critique et un jeune comédien, Florian. Rademacher, avant de mourir, veut cracher sa haine au visage d'un ami d'enfance devenu un écrivain célèbre. Florian lui propose de répéter avec lui la scène à laquelle il se prépare. Quand Rademacher sera en présence de Weingast, elle sera tout autre. Il flanche. A quoi bon, si près de la mort !

La Grande Scène, interprétée par les cinq mêmes comédiens (quatre hommes, une femme) auxquels s'ajoute Chantal Mutel pour jouer Sophie, l'épouse du grand acteur Herbot, se situe dans sa loge. Sophie, qui a quitté son mari, lui revient pour une réconciliation à laquelle la pousse fortement Falk, le directeur du théâtre. La cause de la rupture avait été une liaison d'Herbot avec la fiancée de son ami Edgar Gley. Celui-ci, à qui des soupçons sont venus, vient demander des explications. Herbot — et Sophie entend tout — joue une comédie hypocrite, protestant d'une innocence qu'elle sait truquée, et dont il tire de grands effets. Elle veut définitivement le quitter. Herbot refuse alors d'entrer en scène. Chantage auquel cède Sophie.

Le décor est le même, inspiré de l'intérieur de la poste de Vienne, qui est un beau spécimen de l'architecture viennoise des années 10. La grande verrière évoque l'hôpital ; quand on est dans la loge d'Herbot, tout devient lumineux, c'est le luxe.

Les Derniers Masques, c'est une pièce très sombre ; mais Florian y apporte son humour, il se donne en représentation, irradie ce qui lui reste de vie, en ignorant qu'il se consume. Ce n'est ni morbide ni désespéré. *La Grande Scène* est de tonalité plus claire, bien que ses arrière-plans soient amers. Les rapports du couple y sont analysés avec finesse mais acuité, cruellement. Dans les deux pièces, ce contemporain de Pirandello a placé le théâtre dans le théâtre, mais de façon moins appuyée, dit Gleizes, et peut-être le procédé est-il plus naturellement employé quand il s'agit de comédiens qui savent mal séparer leur vie privée et leur vie professionnelle, portent innocemment un masque dont eux-mêmes ne savent plus très bien quand

ils le mettent et quand ils le quittent... jamais peut-être. Gilles Gleizes est sensible à la modernité de Schnitzler. Rien, sauf la possibilité d'un duel, n'est étranger à nos mœurs : les doutes sur la réussite et le succès ; la fausseté des apparences, l'ambition et son revers, le désenchantement ; les atteintes de l'âge, tout est partout rapport de forces. Qui sait si l'écrivain célèbre, trahissant qu'il est peu sûr de la valeur dont on le targue — on songe ici à Trigorine — vaut mieux que le critique qu'il méprise et qui se sait méprisé — ne pourrait-on voir en celui-ci un Treplev vieilli ? Le grand acteur qui s'obstine à jouer Hamlet quand son âge devrait l'en dissuader ne sait-il pas, sans se l'avouer, sa gloire et son talent sur le déclin ?

Un autre thème est le voyeurisme et la vie par procuration. Le plus bel exemple en est le directeur du théâtre, Falk, qui s'investit dans la vie des autres, finit par diriger Sophie comme si elle était une comédienne, va jusqu'à lui suggérer ses désirs, et fait véritablement une mise en scène de son comportement. Schnitzler, dans la vie de qui les femmes, et particulièrement les comédiennes ont compté, a écrit de grands rôles de femmes, ainsi dans *Terre étrangère* ceux que tenaient Bulle Ogier (Genia) et Michèle Marquais (Madame Aigner). Il y a quelque ressemblance entre Sophie et Genia. Toutes deux sont sensibles, intelligentes, vivent par procuration dans l'ombre d'un mari, grand comédien ou riche industriel. Elles observent, elles jugent. Le comportement hypocrite de l'époux les déçoit. Sophie cependant ne quitte pas comme Genia son mari pour toujours. Elle se laisse pousser à la compromission : elle assistera à la représentation. On peut pourtant se demander : et après ? La gloire de l'acteur applaudi dont elle est peut-être jalouse et qui lui pèse, elle en ressent la fascination. Est-ce suffisant pour contrebalancer son mépris pour l'homme insincère au comportement immature ?

Ces pièces sont dérangeantes parce qu'elles nous renvoient à nous, non seulement par les rapports complexes du couple mais aussi par les relations entre ceux qui ont réussi leur vie

(n'est-ce pas seulement leur carrière ?) et leurs intimes qui ne peuvent se cacher qu'ils ont raté la leur ? A une époque où il faut être, comme on dit, un battant, un Weihgast, un Herbot trouvent leurs équivalents. Est-ce une réaction de raté que de les suspecter de n'être pas heureux, d'être insatisfaits de leur sort ? ou une satisfaction d'incompris que de subodorer en Rademacher la vraie valeur. Ces pièces nous touchent.

Gilles Gleizes permet à cinq de ses comédiens de changer de registre en changeant de pièce. C'est Alexis Nitzer, le critique à la mort, qui devient Herbot ; Albert Delpy, qui est le célèbre écrivain Weihgast, tombe au rang du directeur de théâtre entremetteur. René Garralon passe du rôle de jeune et brillant interne à celui de fiancé trompé. Pascal Ternisien, petit acteur pétulant qui va mourir, n'est plus que l'assistant du directeur, tandis que la jeune infirmière très effacée, Isabelle Larue, se mue en aspirante starlette prête à courir sa chance comme ça se présentera.

Derniers Masques sera créé (comme *le Plaisir des autres*) au Centre de développement culturel de Boulogne-sur-mer, coproducteur avec la FNAC

et les compagnies Albert Delpy et Je/il ; le JTN assure les salaires de trois des jeunes comédiens. Didier Thibaut qui dirige le CDC de Boulogne prend courageusement des risques avec de jeunes compagnies. Il vient de coproduire le spectacle de la Compagnie des Matinaux (les Barsacq), *Roulette d'escroc*.

Après Boulogne, le Théâtre 13, où le rapport scène-salle est chaleureux mais qui exige une avancée du plateau pour remédier à son arrondi. « On peut y jouer très finement, y faire un travail à la dentelle », dit Gleizes qui se félicite d'avoir reçu une commande du CDN de Montpellier. Nichet lui demande de mettre en scène *le Traducteur kleptomane* du Hongrois Deszö Kostalanyi (mort comme Schnitzler avant la guerre). Deux personnages — les comédiens du CDN Gil Baladou et Robert Lucibello s'y racontent une série d'histoires dans un café hongrois reconstitué. Le spectacle tournera d'abord dans le Languedoc-Roussillon. Après ?... « Je pense qu'aujourd'hui le travail sur les classiques est fait. Je cherche maintenant ailleurs », conclut Gilles Gleizes.

Raymonde Temkine

Croix du Nord MAGAZINE

•• 16 janvier 1987 • N° 950 • croix magazine nord/pas-de-calais

«DERNIERS MASQUES» CRÉATIONS A BOULOGNE-SUR-MER

Constamment à la recherche de textes inédits, le metteur en scène Gilles Fleizes dans un décor unique à double emploi a réuni deux pièces en un acte d'Arthur Schitzler, un contemporain de Freud dont il était proche de par sa grande capacité d'analyses de l'âme humaine. «Derniers masques» de 1905 et la «Grande Scène» de 1914 sont deux comédies manipulant des êtres fragiles. On y trouve un journaliste aigri qui meurt sans exprimer sa haine, un jeune comédien plein de verve condamné à mourir et une vedette de théâtre incapable de vivre un seul amour. Des personnages complexes, tourmentés, submergés par leur existence qu'ils ne peuvent contrôler, soumis à la dureté du quotidien, au destin bien sûr et à la mort qui ruine toutes les espérances !

Un spectacle porteur d'une forte réflexion sur la création artistique, source de joie et de frustrations. Gilles Gleizes a joué sur la complémentarité des deux pièces avec habileté, soutenu dans sa création par des comédiens de talent.



LA VOIX DU NORD DU DIMANCHE 11 ET DU LUNDI 12 JANVIER 1987 —

ARTS ET CULTURE

Ce soir, "dernière" d'une création à ne pas manquer **Les "Derniers Masques" de Schnitzler**

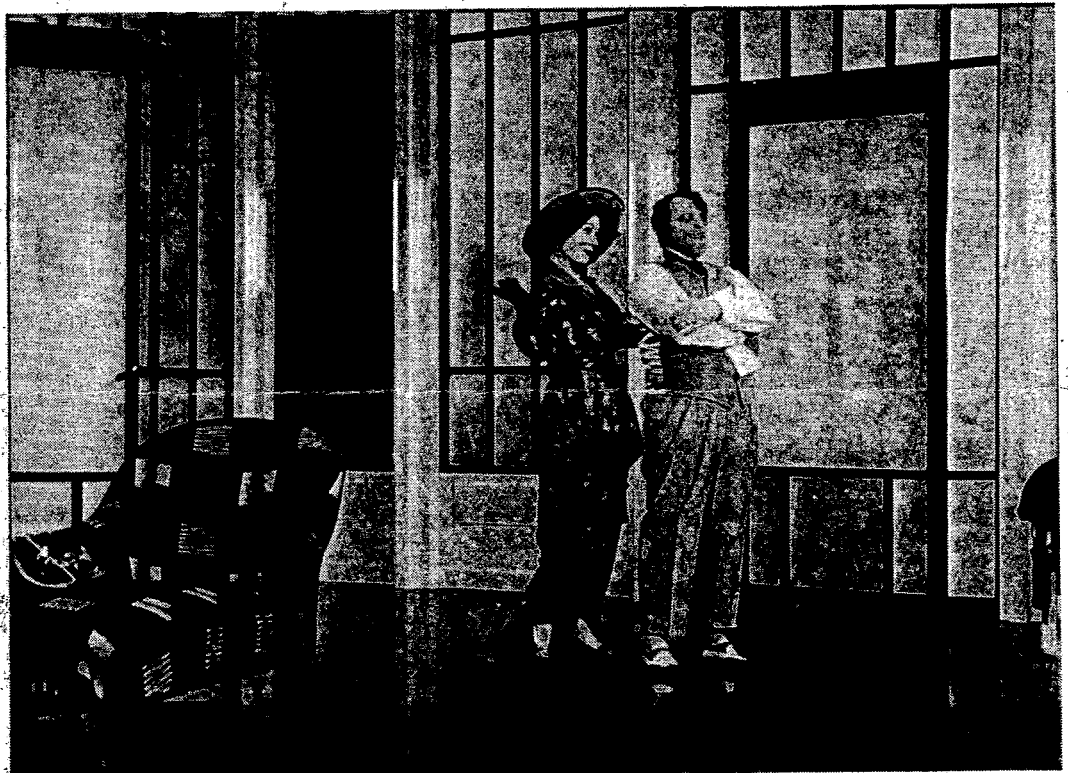
QUAND le C.D.C.B. crée un spectacle à Boulogne, il ne s'agit pas d'un spectacle provincial.

Au contraire, c'est Paris qui vient à nous. Gilles Gleizes, metteur en scène, à Boulogne, de "Le plaisir des autres" et qui a créé vendredi soir "Derniers masques", un spectacle composé de deux pièces de Schnitzler nous confie à l'issue de la première quel bonheur les comédiens éprouvent à venir créer à Boulogne, avec le soutien de l'équipe du C.D.C.B.

C'est une bouffée d'oxygène avant de retrouver la scène du Théâtre 13. Et le public, lui aussi a respiré à pleins poumons une expression dramatique vive, dynamique, inventive. Un décor de toute beauté et des comédiens de talent ont donné toute leur saveur aux deux pièces d'Arthur Schnitzler, "Les Derniers Masques" et "La Grande Scène". Elles ont pour commun dénominateur le comédien et sa mégalomanie, traités sur des modes fort différents puisqu'à la première partie du spectacle, assez désespérée succède la drôlerie grinçante de la "grande scène". Que de superbes envolées servies par le bouillant Alexis Nitzer, par l'émouvante et raffinée Chantal Mutel, par la puissante composition d'Albert Delpy.

La dernière boulognaise, avant le montage du spectacle dans la capitale, aura lieu ce dimanche à 17 h au théâtre municipal. Il serait dommage de manquer cet événement.

D. ARNAUD



Un moment de "La Grande scène" avec Albert Delpy et Isabelle Larue.

(Ph. "Dubus")